

ÉRIC BOULANGER

Université du Québec

De la honte comme élément inhérent à l'éthos discursif dans quelques romans américains sur la guerre du Vietnam

En cette ère où les avancées techniques, scientifiques et technologiques ont transformé le visage des conflits armés, il est légitime de se demander si les réalités de la guerre moderne et les valeurs de l'éthos militaire sont toujours compatibles. Rappelons que l'éthos militaire moderne se compose encore de valeurs telles que la discipline, la solidarité, la bravoure, l'abnégation et le contrôle de soi, valeurs puisées à même les modèles guerriers du passé. L'honneur y tient, quant à lui, un rôle cardinal, et ce, depuis la Grèce antique¹. Aujourd'hui encore, l'honneur représente un code de conduite pour les combattants modernes ; celui qui désire faire amende honorable doit adopter les différentes valeurs susmentionnées² et démontrer qu'il possède certaines qualités guerrières (force, agilité, courage, etc.). Pourtant, tout au long du siècle dernier, la littérature s'est employée à discréditer ce modèle. Depuis la Grande Guerre, l'expérience du combat semble ne pouvoir se dire qu'à travers les sentiments négatifs. Nombreux sont les auteurs-vétérans à avoir privilégié le sentiment de honte lorsqu'est venu le moment de raconter leur expérience. Le

¹ J.-P. Vernant, *L'individu, la mort, l'amour*, Paris, Gallimard, 1989, p. 190.

² F. Coste, « Analyse du système de valeurs militaires et des caractères conservateurs des armées », Mémoire de maîtrise, Université Lille II, 2002, p. 14.

contexte politique et les stratégies militaires adoptées par les forces américaines lors de la guerre du Vietnam aidant, les romans de guerre écrits par les vétérans américains nous ont semblé être un terrain d'analyse idéal pour nous pencher sur la façon dont la honte contribue à la formation de l'éthos discursif. C'est pourquoi nous nous intéresserons ici aux romans *À propos de courage* de Tim O'Brien, *Retour à Matterhorn* de Karl Marlantes et *Né un 4 juillet* de Ron Kovic³.

Il nous semble que les éthos discursifs contenus dans ces romans sont conçus de sorte à moduler et à réorienter les éthos préalables qui définissent les combattants américains au sein du discours social. C'est pourquoi nous tenterons d'observer comment – en s'attaquant aux stéréotypes et aux idées reçues dont se constituaient les doxas de l'époque, en invalidant l'image traditionnelle du guerrier et en mettant en scène ses qualités morales – les auteurs-vétérans cherchent à transformer les représentations du combattant qui nourrissent l'imaginaire populaire.

De l'importance des motivations et de la légitimité de la cause

Pour le philosophe américain Michael Walzer, au cours du siècle dernier, l'État moderne a d'une certaine manière « nationalisé » la vie des combattants en instaurant une sorte de « servitude militaire ». Selon lui, cet état des choses a contribué à transformer les hommes en de simples instruments et à restreindre leur champ d'action, les privant ainsi de choisir d'adhérer ou non à un

³ T. O'Brien, *À propos de courage*, J.-Y. Prate (trad.), Paris, Gallmeister, 2011 ; Karl Marlantes, *Retour à Matterhorn*, S. Borello (trad.), Paris, Le Livre de Poche, 2012 ; Ron Kovic, *Né un 4 juillet*, G. Lebec (trad.), Paris, 13^e Note Éditions, 2014. Tous les extraits de ces trois romans seront suivis de l'abréviation du titre et de la pagination entre parenthèses : (PC), (RM) et (N4).

conflit⁴. Les romans qui nous intéressent s'emploient justement à démontrer que l'implication de la plupart des jeunes Américains lors de la guerre du Vietnam résulta d'une obligation légale. Par exemple, Tim O'Brien consacre un chapitre à mettre en scène le dilemme moral auquel il fut confronté après avoir reçu son ordre d'incorporation. Il explique qu'une « sorte de schizophrénie » due à un déchirement moral s'empara de lui (*PC*, 58) lorsqu'il songea à désertir au Canada parce que « la guerre américaine au Vietnam lui paraissait immorale » (*PC*, 53). Il affirme avoir choisi de participer à la guerre malgré ses idéaux pacifistes, et ce, parce « [qu'il] étai[t] gêné de ne pas le faire » (*PC*, 73) et qu'il ne voulait pas que ses compatriotes aient une mauvaise opinion de lui (*PC*, 65). O'Brien rappelle aussi que ses camarades s'enrôlèrent pour éviter la honte du déshonneur : « Ils mouraient pour ne pas mourir de honte », écrit-il (*PC*, 34).

Les personnages principaux des romans de Kovic et de Marlantes s'enrôlent, quant à eux, par obligation patriotique. Dans *Retour à Matterhorn*, le jeune lieutenant de réserve Mellas décide de rejoindre l'armée active malgré ses réserves à l'égard des politiques du président américain. Lorsque sa copine lui fait remarquer la contradiction, Mellas répond :

Ouais, mais c'est quand même le président. Et les présidents américains ne mentent pas aux Américains. [...] C'est comme l'incarnation de... je ne sais pas, moi, de la Constitution, bon sang ! J'ai juré de faire respecter la Constitution des États-Unis. J'ai levé la main et j'ai juré devant Dieu. (*RM*, 351-352)

Notons au passage que l'hésitation du jeune officier (qui s'exprime par les points de suspension), la confusion du propos (est-il nécessaire de faire la preuve de la faiblesse de son argumentation logique ?) et l'emportement dont il

⁴ M. Walzer, *Guerres justes et injustes*, S. Chambon et A. Wicke (trad.), Paris, Gallimard, 2006, p. 101.

fait preuve (exclamation et juron) démontrent que son choix n'était pas réellement réfléchi et qu'il ne reposait pas sur des motivations réelles (si ce n'est celle de ne pas fuir devant son devoir).

Rappelons que le système culturel américain de cette période était hyper codifié et qu'il prédestinait, d'une certaine manière, les jeunes hommes à l'enrôlement : c'est ce dont témoigne Ron Kovic lorsqu'il raconte sa jeunesse marquée par le rêve américain, les événements de la guerre froide, le cinéma hollywoodien, les jeux de guerre et les sports de compétition (*N4*, 53-77). Ainsi Kovic cherche-t-il à démontrer que les valeurs et la culture dans laquelle il a baigné durant son enfance le prédisposaient à la vie militaire :

Je ne pensais à rien d'autre qu'à m'engager dans les marines. [...] Je voulais faire quelque chose de ma vie. [...] Vers la fin de l'année scolaire, deux recruteurs des marines sont venus parler à ma classe [...]. Les films, les manuels, les rêves d'héroïsme prenaient enfin corps. (*N4*, 75)

Pour les auteurs-vétérans, l'expérience des combattants paraît intimement liée au pouvoir de l'État et à l'impuissance de l'individu face à celle-ci. Walzer rappelle que « le système disciplinaire instauré par l'État pour [envoyer les jeunes hommes] à la guerre rend improbable toute capacité de décision morale »⁵. Ce système se double inévitablement des codes de valeurs développés par la culture de guerre américaine lors de la guerre froide. Dans son livre, O'Brien témoigne de ce processus en évoquant les sensations qu'il ressentit alors :

Je me sentais paralysé. Tout autour de moi, les choix semblaient s'amenuiser, comme si j'étais en train de m'enfoncer dans un énorme entonnoir sombre, le monde entier se resserrant de plus en plus. (*PC*, 56-57)

Ainsi pouvons-nous constater qu'O'Brien s'applique à « montrer comment l'opinion commune aliène la

⁵ *Ibidem*, p. 109.

conscience individuelle en entravant la réflexion véritable, et piège le sujet parlant dans une idéologie qui se voile sous les dehors du sens commun et naturel »⁶.

O'Brien, Kovic et Marlantes cherchent ainsi à établir que le pouvoir politique, l'opinion populaire et la culture de guerre poussent les hommes à mettre de côté leur libre arbitre et les incitent à agir au nom de leur collectivité, et ce, sans nécessairement comprendre la responsabilité personnelle qu'implique un tel geste. Ils tentent de démontrer que les circonstances ont tôt fait de transformer les hommes en de simples instruments et de les plonger dans un processus de dépersonnalisation. D'une certaine manière, les trois auteurs-vétérans mettent en scène les différentes formes de pressions sociales exercées sur eux pour signaler qu'ils n'ont pas participé à la guerre de leur plein gré. Aussi, ne manquent-ils pas l'occasion de souligner l'importance qu'a exercée la pression familiale sur leur décision. O'Brien, par exemple, mentionne la peur qui l'animait à l'idée de perdre le respect de ses parents et de sa famille : « Le résultat, stupide au demeurant, était un sentiment de honte. Une honte brûlante », écrit-il (*PC*, 65). La honte doit donc être perçue comme une source de motivation qui pousse le jeune homme à s'enrôler.

Après avoir exposé les causes qui motivèrent leur enrôlement, les auteurs-vétérans articulent leurs témoignages de manière à discréditer la doxa de l'époque et à justifier leurs doutes quant à la légitimité du conflit.

Le recul historique nous a permis de constater que la guerre du Vietnam fut une guerre injuste durant laquelle la mission des combattants demeura d'une ambiguïté aberrante. Plusieurs auteurs-vétérans remettent d'ailleurs en question le bien-fondé de leur participation au conflit. Ils n'hésitent pas à critiquer le caractère illégitime de

⁶ R. Amossy, *L'argumentation dans le discours. Discours politique, littérature et fiction*, Paris, Nathan, 2000, p. 91.

l'intervention américaine et à souligner le manque de clarté de la cause à laquelle ils se sont voués. Ainsi O'Brien évoque-t-il l'incertitude et la confusion morale qui l'animaient avant son départ pour le Vietnam. Cette confusion semble d'ailleurs éclipser toutes certitudes.

Du sang était indiscutablement versé pour de bien discutables raisons. Je ne voyais aucune unité dans les intentions, aucun consensus en termes de philosophie, d'histoire ou de droit. Les faits mêmes étaient voilés d'incertitude : était-ce une guerre civile ? Une guerre de libération nationale ou une simple agression ? (*PC*, 53)

Remarquons qu'O'Brien mentionne le manque d'unité dans les intentions et l'absence de consensus qui auraient pu soutenir l'engagement américain tout en laissant sous-entendre que l'intervention des États-Unis au Vietnam s'apparentait à « une simple agression » (*PC*, 53). Ainsi parvient-il à décrier la doxa de l'époque en démontrant la faiblesse des arguments logiques qui sous-tendent l'engagement des Américains : « Il me semblait que lorsqu'une nation entre en guerre, elle doit avoir un minimum de confiance dans la justesse et dans les impératifs de sa cause », écrit-il (*PC*, 53). Notons qu'il critique aussi, de manière implicite, les mensonges propagés par la culture de guerre en remettant en question les événements du golfe Tonkin, la valeur des accords de Genève et de l'OTASE, de même que le pouvoir du Sénat américain (*PC*, 53).

Marlantes s'emploie lui aussi à démontrer l'absence de logique derrière l'implication des troupes américaines au Vietnam en critiquant le rôle joué par celles-ci dans le supposé processus de vietnamisation du conflit (*RM*, 467, 670). Il met en scène des soldats américains manifestant ouvertement leur hostilité envers les forces sud-vietnamiennes :

Ils les haïssaient de rester assis à ne rien faire, laissant à d'autres le soin de mener leurs batailles et de mourir à leur place, mais aussi parce que leur existence même faisait partie du mensonge qui avait amené les troupes américaines au Vietnam, écrit-il. (*RM*, 467)

En soulignant l'échec du processus de vietnamisation du conflit et en mentionnant que la guerre fut menée par des Américains au nom des Sud-Vietnamiens qui refusaient de s'impliquer réellement dans le conflit et de soutenir leur propre gouvernement, Marlantes signale que les forces américaines contribuèrent à maintenir en place un gouvernement illégitime. De cette manière, il parvient à critiquer le fondement même de l'intervention américaine ainsi que le discours officiel qui tend à légitimer les politiques du gouvernement américain.

Kovic dénonce, quant à lui, l'intervention américaine en s'attaquant aux mensonges proférés par l'élite politique. À l'instar de beaucoup de ses semblables, il affirme avoir éprouvé l'impression d'avoir été manipulé. Il déclare d'ailleurs avoir rejoint les associations de vétérans pour prendre la parole contre ce qu'il nomme « la Grande Machine » (N4, 153). Pour lui, l'erreur des combattants aura été de ne pas avoir su reconnaître à temps leurs vrais ennemis : c'est-à-dire les politiciens – « des joueurs », « des magouilleurs », « des beaux parleurs », écrit-il pour les qualifier (N4, 153) – qui ont envoyés les jeunes « se salir les mains à leur place » (N4, 154).

Dans son essai *Partir à la guerre*, Karl Marlantes souligne l'importance pour les combattants de vouer leurs actions à une cause clairement définie. Selon lui, « moins les motivations défendables seront claires, plus les vétérans [...] auront du mal à gérer leur sentiment de culpabilité » et la honte qui en découle⁷. En ce sens, la légitimité des raisons qui poussent un État à faire la guerre semble, *primo*, éclairer le jugement moral des combattants sur le champ de bataille et, *secundo*, influencer la façon dont ils perçoivent rétroactivement leurs propres agissements : plus la cause pour laquelle ils ont accepté d'outrepasser les normes s'avérera juste,

⁷ K. Marlantes, *Partir à la guerre*, S. Borello (trad.), Paris, Calmann-Lévy, 2013, p. 76.

moins les vétérans souffriront sur le plan psychique. N'oublions pas que les combattants acceptent de souffrir et d'enfreindre les normes morales au nom de la société à laquelle ils appartiennent. Dès lors, qu'advient-il lorsque ces hommes réalisent que l'implication des forces américaines au Vietnam était totalement infondée et qu'ils constatent que cette guerre est remise en cause par une grande partie de la population ? Ne leur reste plus qu'à apprendre à vivre avec l'impression d'avoir participé à un sacrifice inutile. « C'est pour l'Amérique que j'ai perdu ma queue. Sacrifiée sur l'autel de la démocratie » (N4, 106), écrit Kovic, faisant ainsi de son corps mutilé le symbole même de la supercherie.

Nous pouvons donc constater que les auteurs-vétérans ne manquent pas l'occasion de souligner l'ambiguïté de leur mission en mettant de l'avant le caractère politique du conflit. En établissant qu'ils n'avaient pas de motivations réelles, ils cherchent à se dissocier des politiques américaines. Ainsi se présentent-ils comme des victimes du pouvoir, trompées par le discours social ambiant.

De l'importance de l'action morale

Michael Walzer rappelle « [qu']il y a deux aspects à la réalité morale de la guerre » : l'un, « relevant des raisons qu'ont les États de faire la guerre » et, l'autre, concernant la manière dont elle est menée. Selon lui, une guerre est toujours jugée sur deux niveaux : soit le *jus ad bellum*, qui « nous oblige à formuler des jugements sur l'agression et la légitime défense », et le *jus in bello*, qui nous pousse à porter « des jugements sur le respect ou la violation des règles de l'engagement, selon le droit coutumier et positif »⁸. Si les auteurs-vétérans s'efforcent ici de signifier l'agression illégitime que représente cette guerre en

⁸ M. Walzer, *Guerres justes et injustes*, op. cit., p. 77-78.

évoquant leurs doutes quant au bien-fondé de l'intervention américaine, ils tentent aussi de décrire les stratégies utilisées par les forces américaines pour remporter la victoire (destruction systématique, règles de l'engagement ambiguës, violence contre les civils, etc.). Bien sûr, ils n'hésitent pas à évoquer la honte qu'ils ressentent face à la manière dont ils ont dû mener cette guerre.

Notons que l'expérience de la guerre revêt ici un caractère des plus négatifs. Dans la plupart des romans qui nous intéressent, il ne semble plus y avoir de place pour l'honneur ; les hommes subissent davantage qu'ils n'agissent et participent au conflit sans réelle motivation. « Le jour, les francs-tireurs leur tiraient dessus ; la nuit, c'étaient les coups de mortier ; mais il n'y avait pas de bataille, seulement une marche sans fin, de village en village sans but, sans rien perdre ou gagner » (PC, 27), écrit O'Brien. Ainsi pouvons-nous constater que les combattants américains n'ont plus l'honneur de combattre un ennemi tangible et de remporter des victoires stratégiques concrètes. La plupart du temps, les auteurs-vétérans les représentent adoptant une posture honteuse face à l'ennemi : lors des affrontements, on retrouve souvent les combattants se déplaçant au ras du sol, se couvrant la tête ou tirant à l'aveuglette, et ce, lorsqu'ils ne sont pas tout simplement sidérés par la peur. O'Brien explicite très bien les différents comportements qui animent les hommes envahis par la peur et le sentiment de honte qui en découle :

De temps en temps, [...] il y avait des moments de panique, où ils hurlaient ou voulaient hurler mais n'y arrivaient pas, où ils grimaçaient, et se couvraient la tête et disaient mon Dieu et se roulaient par terre et tiraient à l'aveuglette et se mettaient à plat ventre et sanglotaient et suppliaient que le bruit s'arrête et se déchaînaient et faisaient des promesses stupides [...]. Après coup, lorsque le tir cessait, ils clignaient des yeux puis regardaient en l'air. Ils se palpaient le corps, éprouvaient de la honte puis le cachaient vite. (PC, 31-32)

O'Brien dit d'ailleurs que « le secret d'une lâcheté à peine reconnue » est « le plus lourd des fardeaux » que les combattants ont à porter « parce qu'on ne [peut] jamais le poser à terre du fait qu'il [exige] un équilibre parfait et une posture parfaite » (*PC*, 34). En mettant en scène les difficultés des combattants à s'adapter aux nouvelles réalités du combat et la honte qui en résulte, les auteurs-vétérans tentent de représenter l'incompatibilité qui existe entre les valeurs traditionnelles de l'ethos militaire et l'expérience du combattant moderne.

En décrivant la stratégie américaine du *Search and destroy*, qui consiste à débusquer et à abattre le plus grand nombre d'ennemis possible plutôt qu'à tenter d'obtenir la victoire en conquérant du territoire, les auteurs-vétérans n'aident en rien à redorer le blason des combattants américains. En effet, ils ne manquent pas l'occasion de critiquer cette pratique et de souligner comment celle-ci avilit le métier des armes. Un des personnages de *Retour à Matterhorn* déclare d'ailleurs son aversion pour cette stratégie : « Tuer pour le salaire et la politique, c'était déjà de la prostitution, mais le faire de cette manière, ça me dégoûte. Ça me pourrit l'âme ou du moins ce qui en reste », déclare-t-il (*RM*, 442). Marlantes associe directement cette stratégie à l'obsession des Américains pour le nombre d'ennemis tués. Il explique d'ailleurs de quelle manière les chiffres sont gonflés pour répondre aux attentes politiques créées par l'hypermédiatisation du conflit (*RM*, 165-166). Tim O'Brien critique, lui aussi, la stratégie américaine lorsqu'il raconte avoir participé à une patrouille destinée à vérifier le nombre de morts ennemis après un combat : « Il y avait un total de vingt-sept cadavres, et des morceaux de plusieurs autres. Des morts partout. Certains entassés, d'autres à l'écart » (*PC*, 258). O'Brien et ses frères d'armes vivent d'ailleurs une troublante proximité avec ces morts lorsqu'ils sont obligés de les transporter jusqu'à une clairière pour les déposer dans une benne à ordures.

Écœuré par cette besogne il en vient à déclarer « ce fut ma pire journée de toute la guerre » (*PC*, 258).

Notons que, dans ces romans, le rôle des combattants n'est plus de combattre de manière loyale mais, plutôt, de localiser l'ennemi et de demander un bombardement par radio. Les machines semblent à même de remplacer les hommes sur les champs de bataille, alors que ceux-ci paraissent désormais condamnés à remplir des tâches de soutien : lorsqu'ils ne sont pas affectés à d'interminables patrouilles, ils sont contraints de tenir les rôles de terrassiers ou de fossoyeurs. Dans son essai *La Haine*, le philosophe Günther Anders rappelle que les combattants modernes sont employés comme des ouvriers destinés à produire des cadavres. Selon lui, ils ne servent plus qu'à déclencher des appareillages techniques détruisant des ennemis à une distance de plus en plus considérable. Ce mode de confrontation a tôt fait de dépouiller les combattants de toutes motivations et de toutes émotions pouvant guider leurs actions⁹. Dans de telles conditions, ils ne sont plus utilisés pour combattre des ennemis tangibles, mais bien pour anéantir des abstractions, ce qui les expose à de graves dilemmes moraux. Dans cette guerre où les stratégies des forces belligérantes reposent sur la guérilla et sur la force de destruction, comment, par exemple, parvenir à épargner les civils ?

Les auteurs-vétérans n'hésitent pas à illustrer la honte qu'ils ressentent face à la brutalité et à la force de destruction disproportionnée utilisée par les forces américaines contre la population civile. À l'instar du philosophe anglais Henry Sidgwick, Walzer rappelle que le combattant qui désire agir de façon morale doit se plier aux règles d'utilité et de proportionnalité ; celui-ci ne peut se permettre « de perpétrer aucune mauvaise action qui ne contribue pas matériellement à la fin de la guerre

⁹ G. Anders, *La Haine*, P. Ivernel (trad.), Paris, Payot & Rivages, 2009, p. 57-98.

(à la victoire), ou dont l'utilité en vue de cette fin est faible en comparaison de l'importance du dommage »¹⁰. Tim O'Brien démontre de quelle manière ces règles sont souvent enfreintes lorsqu'il raconte comment sa compagnie procéda à la destruction systématique d'un village vietnamien après qu'un des leurs ait été abattu à quelques kilomètres de là :

Lorsque l'hélico eut emporté Lavender, le lieutenant Jimmy Cross conduisit ses hommes dans le village de ThanKhe. Ils brûlèrent tout. Ils abattirent les poules et les chiens, ils mirent le village à sac, ils appelèrent l'artillerie et assistèrent à la destruction. (PC, 29)

La culpabilité et les regrets de l'auteur sous-tendent ici le récit qui ne relate rien de plus qu'une entreprise de vengeance. Implicitement, O'Brien fait son *mea culpa* ; il révèle la honte qui l'habite en donnant à voir sa faute.

Mais d'où vient au juste ce sentiment de honte dont témoigne l'ensemble des auteurs- vétérans ? Quel en est le ressort véritable ? Il nous semble que c'est la question du « vivre avec soi-même » qui s'avère être problématique. Dans *Responsabilité et jugement*, Hanna Arendt rappelle qu'un homme seul est appelé à entamer un dialogue silencieux avec lui-même. Un individu qui commettrait un acte immoral serait contraint de renoncer à ce dialogue intérieur, donc à l'acte même de penser. Cependant, « pour les êtres humains, penser au passé veut dire se mouvoir dans la dimension de la profondeur, poser des racines et ainsi se stabiliser, afin de ne pas se laisser balayer par ce qui peut se produire »¹¹, rappelle-t-elle. C'est pourquoi, en s'inspirant de la pensée socratique, elle en vient à formuler qu'« il vaut mieux être en désaccord avec le monde entier que, si on est un, l'être avec soi-même »¹². Puisque la morale concerne l'individu

¹⁰ M. Walzer, *Guerres justes et injustes*, op. cit., p. 249-250.

¹¹ H. Arendt, *Responsabilité et jugement*, J.-L. Fidel (trad.), Paris, Payot & Rivages, 2009, p. 143.

¹² *Ibidem*, p. 149.

dans sa singularité, et que lui seul est condamné à vivre avec les conséquences de ses choix et de ses actions, il ne doit pas se laisser dicter ses agissements. Qui plus est, il ne doit en aucun cas se plier aux normes et aux standards moraux en vigueur pour décider de ce qui est juste ou injuste ; seule la conscience semble véritablement garante d'un jugement moral adéquat¹³.

Rappelons que les personnages mis en scène par les auteurs-vétérans américains sont confrontés à cette réalité ; la plupart d'entre eux ont cédé devant la pression populaire ou le pouvoir politique et ont dû agir contre leur gré, acceptant de tuer et de commettre des exactions sous l'influence de la société et de la microsociété auxquelles ils sont liés (par microsociété, nous entendons l'unité de combat). En effet, plutôt que de penser par eux-mêmes, les combattants représentés dans ces romans choisissent la plupart du temps de s'en remettre au jugement du groupe auquel ils appartiennent. Cette position engendre « une certaine sécurité liée à un sentiment de régression au sein d'un système qui prend toutes les décisions et qui [les] décharge donc des responsabilités habituelles »¹⁴, rappelle le psychiatre Claude Barois. Cependant, eux seuls sont appelés à vivre avec le fardeau de leurs fautes. Ayant pris part à une guerre d'agression totalement infondée et ayant mené cette guerre de façon déloyale, les combattants doivent apprendre à vivre avec le mépris qu'ils éprouvent envers eux-mêmes lorsqu'ils reviennent à la vie civile.

Dans *Né un 4 juillet*, Ron Kovic met en scène les sentiments de honte et de culpabilité qui l'habitent pour critiquer sa mauvaise conduite lors du conflit. Les représentations des souffrances ressenties par le jeune vétérans après son retour démontrent à quel point il n'était pas en paix avec le fait d'avoir tué des civils vietnamiens. Il

¹³ *Ibidem*, p. 86-87.

¹⁴ C. Barois, *Psychanalyse du guerrier*, Paris, Hachette, 1993, p. 165.

rappelle que ces événements ont miné sa vie en se transformant en un traumatisme profondément enfoui en lui (N4, 138). Dès son retour, le souvenir de ses victimes semble le hanter. Alors qu'il se trouve à l'hôpital des vétérans, la puanteur effroyable qui y règne éveille en lui le souvenir du massacre auquel il a participé (N4, 43). Il en vient même à croire que son hospitalisation relève d'un châtement divin pour le punir de ses fautes (N4, 32). Les crises d'angoisse (N4, 147), les cauchemars (N4, 151) et la dépression (N4, 151) marquent rapidement son quotidien :

Quand je suis rentré chez mes parents, j'ai fait plusieurs crises d'angoisse. Je fondais en larmes devant ma mère en lui parlant des bébés que j'avais tués. J'avais l'impression de devenir fou. (N4, 147)

Kovic souligne, d'ailleurs, de quelle façon ses souvenirs le poussèrent tranquillement à adopter un comportement agressif (N4, 148) et autodestructeur (N4, 153).

Conscient de ses fautes, le jeune vétéran en vient à briser son dialogue intérieur de manière à refouler ses erreurs passées. Il s'investit d'ailleurs dans la lutte pacifiste pour tenter d'oublier ce qui nourrit réellement sa honte et sa culpabilité. Toutefois, en refusant d'affronter la réalité et de réfléchir aux actions qu'il a posées, il s'inflige de multiples souffrances psychiques qui s'expriment par les symptômes relevés précédemment. Ce n'est que plusieurs années après son retour qu'il accepte finalement de revenir sur les événements, et ce, grâce au travail de l'écriture. Il parvient ainsi à rétablir un dialogue avec lui-même :

Ce fut une explosion, un déferlement magnifique, l'écriture jaillissait sans effort, *rappelle-t-il*. Je travaillais avec l'énergie du désespoir, comme si je rédigeais mon testament. [...] Je ne pouvais pas m'arrêter et je me souviens ne m'être jamais alors senti aussi vivant. (N4, 16-17)

Véritable catharsis, l'écriture du roman permet à Kovic d'avouer ses crimes et, par le fait même, de juger ses propres actions. En acceptant de confronter son passé

à travers le témoignage – rétablissant du coup le contexte factuel de son expérience –, Kovic parvient à endosser ses responsabilités et peut, par conséquent, réinvestir son expérience d'une nouvelle dimension morale.

Nous pouvons constater que les auteurs-vétérans soulignent non seulement la honte que leur imposent les nouvelles réalités de la guerre, mais aussi celle qu'ils ressentent face à leurs propres agissements. Le sentiment de honte semble, ici, intimement lié à la notion de responsabilité. En se portant garants de leurs crimes, les auteurs-vétérans n'ont d'autre choix que d'emprunter le registre de la honte s'ils veulent avoir une chance de réintégrer le corps social. Comme le rappelle le psychiatre et psychanalyste Boris Cyrulnik, le sentiment de honte advient lorsqu'un individu ne répond plus aux normes du groupe auquel il veut appartenir et qu'il en est, par conséquent, exclu¹⁵. En affichant leur honte, les auteurs-vétérans démontrent qu'ils assument la responsabilité de leurs actions tout en indiquant qu'ils sont conscients d'avoir mal agi et, conséquemment, qu'ils adhèrent toujours aux normes du groupe. Rappelons que les combattants sont souvent appelés à transgresser les normes en vigueur au nom de la société à laquelle ils appartiennent, sans que celle-ci accepte pour autant de légitimer leurs actions. L'utilisation du sentiment de honte leur permet donc de condamner publiquement leurs erreurs d'autrefois et de développer des ethos discursifs empreints d'un fort caractère moral qui favorise l'adhésion du lecteur à leur vision de la guerre. Ruth Amossy rappelle d'ailleurs que « la dimension morale et la dimension stratégique de l'éthos sont inséparables »¹⁶.

¹⁵ B. Cyrulnik, *Mourir de dire : la honte*, Paris, Odile Jacob, 2010.

¹⁶ R. Amossy, *L'argumentation dans le discours. Discours politique, littérature et fiction*, op. cit., p. 62.

De l'absence de liberté comme source d'humiliation

La question de la liberté s'avère, elle aussi, primordiale. Dans *La crise de la culture*, Hannah Arendt rappelle que « ce n'est que là où le je-veux et le je-peux coïncident que la liberté a lieu »¹⁷. Nous avons constaté que les personnages des romans qui nous intéressent ici sont souvent contraints d'agir contre leur volonté. La liberté semble donc non seulement être un attribut de la volonté pour les auteurs-vétérans mais, aussi, un auxiliaire du faire et de l'agir¹⁸.

Dans *Retour à Matterhorn*, Karl Marlantes dépeint bien cette réalité en représentant des hommes qui n'ont plus aucune emprise sur leur destinée. Si habituellement « être libre et agir ne font qu'un »¹⁹, il n'en est rien ici : les hommes doivent accepter, *primo*, d'agir selon des principes qui ne sont pas les leurs et, *secundo*, de se soumettre à la chaîne de commandement, et ce, peu importe ce que leur dicte leur conscience. Pour représenter les souffrances et les humiliations que leur impose cette soumission inconditionnelle, Marlantes établit une corrélation entre les conditions de vie exécrables auxquelles les combattants sont confrontés et le fonctionnement de la machine militaire en contexte opérationnel. Ainsi s'affaire-t-il à démontrer que les hommes souffrent davantage des contrecoups résultant des décisions de leurs supérieurs que des attaques de l'ennemi. Dans un réalisme troublant, il décrit à plusieurs reprises comment ces décisions exercent un impact direct sur le corps et la psyché des combattants (déshydratation, sous-alimentation, manque de sommeil, problèmes psychiques, maladies, ulcères tropicaux, blessures, etc.). Lorsqu'il décrit le retour des hommes de la compagnie B

¹⁷ H. Arendt, *La crise de la culture*, P. Lévy (trad.), Paris, Gallimard, 1972, p. 208.

¹⁸ *Ibidem*, p. 214.

¹⁹ *Ibidem*, p. 198.

à la base, après que ceux-ci ont été contraints de parcourir des centaines de kilomètres dans la brousse sans eau et sans vivres, l'auteur en vient même à instaurer une analogie entre les combattants et les déportés des camps nazis. Ainsi décrit-il les membres de la compagnie comme des hommes se traînant péniblement, les vêtements en haillons sur leurs corps amaigris (*RM*, 437). Marlantes évoque le douloureux souvenir de la Shoah à deux autres reprises pour souligner l'horreur, l'impuissance et la honte dans lesquelles l'expérience du combat plonge l'être humain. Ainsi écrit-il, par exemple :

Il comprit brusquement pourquoi les victimes des camps de concentration avaient marché en silence jusqu'aux chambres à gaz. Face à l'horreur et la démente, c'était la seule chose humaine à faire. Ce n'était ni noble ni héroïque... mais humain. Vivre en succombant à la démente était l'ultime perte de fierté. (*RM*, 865)

Que ce soit sous le couvert de l'allusion ou par des références directes, Kovic et O'Brien instaurent, eux aussi, l'analogie entre combattants et déportés, et ce, toujours dans l'intention d'illustrer la honte éprouvée devant la perte de dignité.

Notons toutefois que la honte ressentie par les combattants semble tout autant résulter des nombreuses humiliations que leur fait subir la machine militaire que du fait qu'ils prennent conscience que, soumis au pouvoir et privés de leur liberté, ils sont voués à devenir de vulgaires instruments destinés à appliquer les ordres. Ils sont conscients de subir les répercussions qui découlent des décisions de l'État et de se trouver dans l'impossibilité de réagir. Ainsi sont-ils, avant toutes choses, confrontés à leur propre faiblesse. Selon le philosophe Emmanuel Levinas, « ce qui apparaît dans la honte c'est précisément le fait d'être rivé à soi-même » et « l'impossibilité radicale de se fuir pour se cacher à soi-même »²⁰. Tentant de prolonger l'analyse de Levinas, le philosophe Giorgio

²⁰ E. Levinas, *De l'évasion*, Montpellier, Fata Morgana, 1982, p. 86.

Agamben affirme qu'avoir honte signifie « être livré à l'inassumable » et que « cet inassumable n'est pas une chose extérieure », qu'il provient au contraire de « ce qu'il y a en nous de plus intime »²¹. En étant contraints de s'abandonner à une « passivité inassumable »²², les combattants sont, en quelque sorte, témoins de leur propre perte et de leur propre déshumanisation.

Conclusion

Au terme de cette analyse, nous pouvons constater que les auteurs-vétérans s'emploient à mettre en place des ethos discursifs – se situant aux antipodes de l'éthos militaire – qui leur permettent de partager leurs opinions sur la guerre. Pour y parvenir, ils mettent de l'avant les souffrances et les humiliations auxquelles ils ont été confrontés, partagent leur culpabilité et cherchent à minimiser leur responsabilité. Ils s'emploient d'ailleurs à démontrer de quelle façon la dimension politique de la guerre conditionne l'expérience du combattant sur le plan éthique et moral. C'est pourquoi ils représentent la plupart du temps les combattants comme des êtres subissant les décisions de leurs supérieurs plutôt que comme des êtres agissant de leur plein gré. À la lumière de notre réflexion sur la honte comme élément inhérent de l'éthos combattant, nous soulevons l'hypothèse que les auteurs-vétérans utilisent la honte comme posture rhétorique pour parvenir à témoigner des nouvelles réalités de l'expérience de la guerre moderne : expérience qui semble d'abord, pour eux, liée au concept de pouvoir et de liberté. En adoptant une telle posture, les auteurs-vétérans tentent aussi d'établir leur crédibilité par la mise en scène de leurs qualités morales, cherchant ainsi à contrecarrer les représentations négatives des

²¹ G. Agamben, *Ce qui reste d'Auschwitz*, P. Alféri (trad.), Paris, Payot & Rivage, 2003, p. 114.

²² *Ibidem*, p. 120.

combattants que véhicule le discours social ambiant. Il nous semble donc que cette posture, par laquelle les auteurs-vétérans parviennent à instaurer leurs propres faiblesses comme rhétorique, permet la médiation d'une expérience où l'incompatibilité des valeurs de l'éthos militaire, des stéréotypes pacifistes et des nouvelles réalités de la guerre moderne contraignent les vétérans à une inconfortable, voire à une intenable position.

bibliographie

- Agamben G., *Ce qui reste d'Auschwitz*, P. Alféri (trad.), Paris, Payot & Rivage, 2003.
- Amossy R., *L'argumentation dans le discours. Discours politique, littérature et fiction*, Paris, Nathan, 2000.
- Anders G., *La Haine*, P. Ivernel (trad.), Paris, Payot & Rivages, 2009.
- Arendt H., *La crise de la culture*, P. Lévy (trad.), Paris, Gallimard, 1972.
- Arendt H., *Responsabilité et jugement*, J.-L. Fidel (trad.), Paris, Payot & Rivages, 2009.
- Barois C., *Psychanalyse du guerrier*, Paris, Hachette, 1993.
- Coste F., « Analyse du système de valeurs militaires et des caractères conservateurs des armées », *Mémoire de maîtrise*, Lille, Université Lille II, 2002.
- Cyrulnik B., *Mourir de dire : la honte*, Paris, Odile Jacob, 2010.
- Kovic R., *Né un 4 juillet*, G. Lebec (trad.), Paris, 13e Note Éditions, 2014.
- Levinas E., *De l'évasion*, Montpellier, Fata Morgana, 1982.
- Marlantes K., *Partir à la guerre*, S. Borello (trad.), Paris, Calmann-Lévy, 2013.
- Marlantes K., *Retour à Matterhorn*, S. Borello (trad.), Paris, Le Livre de Poche, 2012.
- O'Brien T., *À propos de courage*, J.-Y. Prate (trad.), Paris, Gallmeister, 2011.
- Vernant J.-P., *L'individu, la mort, l'amour*, Paris, Gallimard, 1989.
- Walzer M., *Guerres justes et injustes*, S. Chambon et A. Wicke, (trad.), Paris, Gallimard, 2006.

abstract

From shame as an inherent element to the discursive ethos in some American novels about the Vietnam War

In this era, where technical, scientific and technological advances have transformed the face of the armed conflicts, it is legitimate to ask if the realities of modern warfare and the military ethos are still compatible. Since the Great War, the experience of combat seems to be expressed only through negative feelings. Many veterans, for example, have privileged the feeling of shame when it comes to telling their experience. It seems to us that the discursive ethos contained in the American novels on the Vietnam War are designed to modulate and reorient the preconceived ethos that define American combatants within social discourse. That is why we will try to observe how – by attacking the stereotypes and preconceived ideas of the doxas of the time, by invalidating the traditional image of the warrior and by portraying their moral qualities – the veteran-authors seek to transform the representations of the combatant who nourish the popular imagination.

keywords

veteran discourse, war experience, morality, discursive ethos

éric boulanger

Éric Boulanger est doctorant en études littéraires à l'Université du Québec à Montréal. Il rédige présentement une thèse portant sur le discours vétéran dans les romans de guerre du XX^e siècle. Parallèlement, il mène des recherches sur la littérature québécoise du XVIII^e siècle. En 2014, il a publié *La plume au fourreau. Culture de guerre et discours identitaire dans les textes poétiques canadiens du XVIII^e siècle (1755-1776)* aux Presses de l'Université Laval. Son mémoire de maîtrise lui a valu le Prix Jacques-Cotnam de l'archive littéraire du Québec et le Prix Adrien-Thério de la revue *Lettres québécoises*.